

Le hasard s'était manifesté une première fois lorsque, dès le premier été passé à l'École d'Athènes en 1958, je me retrouvai à fouiller au côté de *François Salviat* (1949 L), qui m'apprit à peu près tout de mon métier d'archéologue, sur le chantier qu'il dirigeait dans l'île de Thasos dans l'Egée du Nord, face à la côte thrace. Il était en train de fouiller un sanctuaire qui avait été l'un des premiers à être fondé par les colons grecs venus de Paros et d'où l'on extrayait des céramiques datant de ces temps anciens (VII^e-VI^e siècles avant notre ère). On me mit à tenter ma chance, sur un autre sanctuaire archaïque, sur l'arête la plus élevée de l'acropole, où mes découvertes furent modestes. Mais lors de ma dernière campagne à Thasos en 1960, je choisis pour y ouvrir un sondage une partie jusque-là inexplorée de la ville antique, sur les pentes basses de l'Acropole. J'y tombai sur des restes des premiers temps de la conquête grecque et de la cohabitation avec les indigènes thraces. Je crois que c'est de là que date mon attirance pour l'histoire de l'expansion de l'hellénisme. Il n'y a qu'un pas - moins de quatre siècles et à peine quelques milliers de kilomètres - d'Archiloque, le poète-soldat qui décrit les combats des colons pariens avec les Thraces de Thasos, à Kinéas **le fondateur de la cité d'Aï Khanoum**, dont la tombe sise au cœur de sa ville fut visitée au début du III^e siècle avant notre ère par un illustre voyageur, le philosophe Cléarque, disciple d'Aristote, et choisie par lui comme lieu d'exposition d'une copie gravée sur une stèle des célèbres maximes delphiques qu'il offrit à la colonie pour commémorer son passage.

Depuis des décennies on cherchait des traces matérielles du passage des Grecs en Asie Centrale. La découverte d'une ville grecque a certainement représenté un moment inoubliable dans votre carrière. Pouvez-vous évoquer ces instants?

C'est par un petit matin gris et froid de novembre 1964 que je gravis, avec D. Schlumberger et quelques membres de l'équipe de la DAFA, la colline à sommet plat qui sert d'acropole à la ville gréco-bactrienne d'Aï Khanoum. On avait montré deux ans auparavant à D. Schlumberger, au chef-lieu de la province, un chapiteau corinthien en pierre, mutilé, dans lequel il avait reconnu une pièce d'architecture grecque. L'endroit d'où on l'avait apporté ne pouvait être que le site d'une de ces villes peuplées de colons grecs recherchées depuis **l'arrivée des premiers archéologues français en Afghanistan (1922)** et jamais retrouvées. Il fallut une longue attente de plusieurs mois pour que le gouvernement afghan autorise enfin les archéologues français à se rendre dans la zone frontalière Nord avec l'Union soviétique, normalement interdite aux étrangers, où se trouvait le site d'Aï Khanoum. Nous découvrîmes alors comme d'un belvédère le panorama majestueux de la ville basse étalée à nos pieds sur près de deux kilomètres de long et un kilomètre et demi de large, serrée entre les bras réunis en confluent de deux rivières puissantes, **l'antique Oxus, aujourd'hui Amou-Darya**, le maître-fleuve de l'Asie Centrale, qui marquait la frontière avec l'Union Soviétique, et son affluent afghan,

la Kokcha. Sous l'épaisse couche de terre produite par la décomposition des murs de briques crues, nous devinions la présence des grands bâtiments dont les ruines faisaient onduler le linceul de loess ocre. On ne distinguait aucune pierre, mais nous étions sûrs qu'elles étaient là, encore enterrées, colonnades autour des cours, pilastres contre les murs, seuils dans les portes. D'ailleurs un petit sondage que nous fîmes pour nous en assurer, en bordure de la cour de ce qui allait se révéler être un palais, nous rassura complètement : tambours de colonnes et fragments de chapiteaux corinthiens nous attendaient. Mentalement je me revoyais à Thasos au bord de la tranchée ouverte dans un champ privé, entre des troncs d'oliviers, d'où j'avais été le premier à apercevoir le passé le plus lointain de la colonisation parienne. Un gros bourrelet de terre cernait le site bactrien, y compris au-dessus des rives des fleuves : il indiquait la présence de remparts qui épousaient sur plusieurs kilomètres de long la forme triangulaire du site. Il nous manquait encore la preuve irréfutable que ces ruines gisant sous leur linceul de terre étaient bien celles d'une ville grecque. Je courus vers le rempart dominant la rivière Kokcha où les ravinelements de l'érosion avaient mis à nu les rebuts laissés par la vie des hommes d'autrefois. Nous en retirâmes à pleines mains des morceaux de vases cassés : beaucoup rappelaient par leur forme et par leur engobe noirâtre les céramiques du bassin méditerranéen que j'avais appris à connaître à Thasos. Sur certains leurs propriétaires avaient incisé quelques lettres de leurs noms : elles étaient grecques ! L'affaire était entendue et tous les espoirs permis. Une journée pas comme les autres !

C'est probablement une des découvertes archéologiques majeures des années soixante-dix car ce n'est pas uniquement quelques vestiges qui ont été trouvés mais une ville entière. À l'époque, la découverte de la ville d'Aï Khanoum a-t-elle eu tout le retentissement qu'elle méritait ?

C'est effectivement toute une ville, mieux que ça, une capitale royale que nous venions de découvrir, avec son palais et sa trésorerie, son gymnase, son théâtre, son arsenal, ses sanctuaires, son quartier résidentiel, les sépultures de ses grands hommes honorés du privilège d'être enterrés à l'intérieur de leur cité, alors que la nécropole des citoyens ordinaires se trouvait en dehors des remparts. **Aujourd'hui, après quinze ans de fouilles, la découverte est saluée unanimement comme un développement majeur dans l'histoire de l'hellénisme non méditerranéen**, dans ses rapports avec les civilisations orientales. Aucun livre ne s'écrit sur l'expansion grecque en Orient à l'époque hellénistique sans un chapitre sur le site d'Aï Khanoum. Mais il a fallu du temps pour que cette connaissance se répande dans les milieux scientifiques et dans le grand public. À l'époque des débuts de la fouille, en tant que directeur de la Délégation archéologique française en Afghanistan, je résidais avec ma famille à Kaboul et, en tant que fonctionnaire, je ne bénéficiais de congé en France que tous les deux ans. Il n'y avait alors ni fax ni Internet, ni non plus tous ces magazines qui popularisent aujourd'hui les travaux des archéologues.



- Ai Khanoum. Ruines de la colonnade sud du palais en cours de fouille © DAFA

C'est dire que je n'avais que des contacts très épisodiques avec les milieux de l'enseignement et de la recherche en France ou les médias spécialisés. Les rapports annuels que j'envoyais chaque année à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'autorité de tutelle scientifique de la DAFA, et qui s'imprimaient régulièrement dans ses comptes rendus, étaient présentés par un membre de ladite Académie, en général L. Robert (1924 L), rarement par moi-même. C'est à partir du moment où, tout en gardant la direction de la DAFA, je suis rentré en France comme chercheur au CNRS (1973) puis comme directeur d'études à l'École Pratique des Hautes-Études, section des sciences philologiques et historiques, que j'ai pu effectivement, avec quelques collègues de l'équipe de fouille, faire mieux connaître nos travaux. Une consécration, bien amère, il faut le dire, nous est venue de l'irruption de l'Afghanistan dans l'actualité médiatique avec la guerre de résistance au régime communiste appuyé par l'Armée Rouge, puis avec l'affrontement fratricide des partis de la résistance pour en finir par la tyrannie fanatique des talibans. Quand ceux-ci furent tombés et que les journalistes des télévisions et de la presse purent s'aventurer dans les provinces, l'opinion publique découvrit sur les écrans et dans les journaux la plaine d'Ai Khanoum, où le célèbre commandant Massoud venait d'être assassiné par des hommes de main d'Al-Qaida, en même temps que le site archéologique, victime lui-même, avec nos chantiers de fouille abandonnés depuis 1978, d'un pillage clandestin à grande échelle. Une notoriété dont nous nous serions bien passé.

Cette ville, construite par des Grecs au cœur de l'Asie Centrale, est-elle vraiment grecque ou a-t-elle subi des influences orientales? Peut-on parler de syncrétisme à propos de leur art, de leur architecture ou de leur religion?

Établis à demeure au cœur de l'Asie Centrale, à plusieurs milliers de kilomètres de la Méditerranée, privés au bout de trois quarts de siècle de contacts directs avec les États grecs du Proche-Orient, les colons ne pouvaient se tenir à l'écart du milieu oriental dans lequel ils vivaient. La durée même de leur pouvoir implique qu'ils se soient fait accepter des élites locales et l'on sait, par exemple, qu'à la trésorerie du palais les fonctionnaires de rang moyen étaient des autochtones. Les Grecs prenaient pour épouses des femmes bactriennes, comme le roi Séleucos lui-même l'avait fait en épousant Apamé, fille du chef de la résistance à l'envahisseur grec. Il y eut deux domaines "réservés" pour la culture grecque. Le premier l'était par nécessité, celui de la langue grecque, ciment de l'identité nationale, que les colons veillèrent à protéger de tout abâtardissement, si bien qu'au I^{er} siècle avant notre ère, dans la colonie de Kandahar, un poète était encore capable d'écrire une épigramme funéraire dans la langue savante d'Homère que pratiquaient ses confrères occidentaux contemporains. Leurs goûts esthétiques, très conservateurs, constituaient le second domaine : sculpteurs et mosaïstes s'y conformèrent en respectant dans ce qu'ils représentaient l'imitation du réel. Pour le reste, les colons se montrèrent très ouverts aux traditions orientales. En architecture, hormis pour les bâtiments abritant des institutions spécifiquement grecques

comme le théâtre et le gymnase qui se conformèrent aux modèles grecs, les plans s'inspirent librement de la tradition orientale comme pour le palais qui ressemble plus à celui des rois de Perse à Suse qu'à celui des rois macédoniens à Pella, ou encore dans les demeures privées, et plus encore dans les édifices religieux : aucun des trois temples que nous avons fouillés, y compris celui qui dut être le sanctuaire principal de la ville, ne ressemble à un temple grec, mais évoque sans ambiguïté possible des types d'édifices de culte orientaux. Ce qui donne à penser que les colons grecs ne voyaient pas d'inconvénient à ce qu'on établît des équivalences entre leurs propres divinités et celles des autochtones, mais, s'ils admettaient cet œcuménisme dans l'architecture religieuse, ils conservèrent aux figurations de leurs divinités leur aspect traditionnel. Quant au décor architectural, ils continuèrent d'utiliser les ordres grecs notamment le corinthien sans se priver d'inventer un nouveau type de chapiteau corinthien simplifié et c'est justement celui-là qui fit florès dans l'architecture des civilisations locales qui succédèrent à la leur.

Cette ville a eu une durée de vie assez brève. Pouvez-vous nous retracer les grandes lignes de son histoire ?

La ville fut probablement fondée non par Alexandre lui-même lors de son séjour de deux ans en Asie Centrale (329-327), mais vers 305 avant notre ère par l'un de ses généraux et successeurs, Séleucos I^{er}, qui en confia la fondation matérielle à l'un des colons, le Kinéas dont j'ai déjà parlé. Pendant cinquante ans, la cité et la province de Bactriane à laquelle elle appartenait firent partie de l'empire séleucide, qui s'étendait jusqu'à l'Asie Mineure et dont le centre de pouvoir se trouvait à Antioche, en Syrie. Durant ce demi-siècle, la population coloniale se renforça par l'arrivée de nouveaux émigrants venus du monde grec et la culture grecque s'implanta solidement dans le pays. Vers 250 la Bactriane s'émancipa de la lointaine tutelle séleucide, et se constitua en un royaume indépendant prospère et puissant qui s'étendit par la conquête sur les territoires du Sud de l'Afghanistan et le Pakistan actuel. En 145 la ville d'Aï Khanoum fut prise par une invasion d'envahisseurs nomades qui achevèrent la conquête de la Bactriane toute entière vers 130 avant notre ère. Les royaumes indo-grecs, nés de l'expansion vers le Sud du royaume gréco-bactrien d'origine et renforcés par les colons du Nord fuyant les invasions nomades, maintinrent encore pendant près d'un siècle et demi, dans les territoires s'étendant de Kandahar à Lahore, un foyer vivace de culture grecque. Aux alentours de notre ère, ces derniers bastions de l'hellénisme cèdent devant de nouveaux envahisseurs nomades. La présence grecque disparaît alors en tant qu'entité politique, mais les effets de la civilisation dont elle est porteuse se feront encore longtemps sentir.

Quelle fut la postérité de ces royaumes grecs d'Asie Centrale ? L'art du Gandhara est-il vraiment l'héritier de l'art gréco-bactrien que vous avez découvert ?

Cette civilisation grecque d'Asie Centrale eut une influence durable sur les cultures locales. Quand **les rois kushans, héritiers de l'empire grec**, voulurent faire de la langue bactrienne jusque-là purement orale la langue écrite de leur chancellerie, ils lui donnèrent comme écriture l'alphabet grec qui survécut ainsi jusqu'à la conquête islamique au service d'une langue de la famille des langues iraniennes. L'ordre corinthien, sous des avatars divers, envahit les architectures. Vous m'interrogez sur les **ascendances grecques de l'art du Gandhara ou art gréco-bouddhique**, c'est-à-dire cet art qui se forme au premier siècle de notre ère dans la province du Gandhara, entre Kaboul et Peshawar, pour traduire en images la vie du Bouddha et la pensée bouddhique et dont le style, malgré une saveur indienne très prononcée, porte la marque d'une tradition iconographique classicisante. D'où lui vient cette parenté avec l'esthétique caractéristique de l'art grec et de son héritier, l'art romain? Question redoutable qui a donné lieu à de longues et âpres controverses et à laquelle il est pratiquement impossible de fournir une réponse simple. Des données nouvelles apparues ces dernières années, notamment dans des fouilles opérées clandestinement dans cette région, nous font mieux percevoir ce qu'a pu être l'art des colonies indo-grecques en même temps qu'elles font ressortir sous une lumière plus nette des liens de parenté entre celui-ci et l'art du Gandhara. Ce qui, dans l'ascendance génétique de ce dernier, déborde du substrat indien ne se réduit certainement pas au seul génome indo-grec, lui-même indissociable du génome gréco-bactrien, mais ma conviction intime est que les racines les plus profondes et les plus vivaces de cet art sont à chercher dans un hellénisme d'implantation locale à laquelle l'histoire avait laissé le temps d'arriver à pleine maturité.

En 1980, vous avez été obligé de quitter l'Afghanistan. La situation du pays s'était-elle dégradée brusquement ou progressivement au cours de votre séjour et pouvait-on prévoir l'invasion soviétique?

À partir de 1973, date à laquelle le roi Mohammed Zaher Shah fut chassé de son trône par son cousin le sardar Daoud, fondateur d'une république dont il se déclara président, nous avons bien senti que nous entrions dans une période de turbulences. Le coup d'état communiste de 1978 se fit sans que pourtant les nouvelles autorités nous aient empêchés de faire notre habituelle campagne de fouille à l'automne. Lorsqu'en novembre de cette année nous quittâmes le chantier d'Ai Khanoum pour rejoindre Kaboul, je ne me doutais pas que je n'y reviendrais plus, sinon j'aurais pris quelques dispositions pour rapporter à Kaboul un certain nombre de documents et de trouvailles de la fouille. Mais l'intervention de l'Armée Rouge en décembre 1979, appelée par le gouvernement communiste, mit fin à nos espoirs.

La fermeture de la DAFA a-t-elle été faite dans l'urgence et votre retour a-t-il été précipité?

En 1980 je fus remplacé à la tête de la DAFA par J.-Cl. Gardin.

La DAFA ferma ses portes en 1982. Les archives avaient entre temps pu être rapatriées à Paris et réparties entre le musée Guimet et l'École normale supérieure où une partie des rescapés de l'équipe d'Aï Khanoum trouva accueil auprès du Centre d'archéologie dirigé par notre camarade et ami *Christian Peyre* (1954 L). Nous y sommes toujours. *Dominique Briquel* (1964 L) a remplacé Christian Peyre, *Frantz Grenet* (1972 L) m'a remplacé à la tête d'une équipe mixte CNRS-ENS élargie et diversifiée : vous-même en êtes la preuve vivante puisque vous vous partagez entre les publications d'Aï Khanoum, l'Égypte et bien d'autres choses. Il y a les charges d'un passé brutalement interrompu à gérer, mais aussi un large avenir dans lequel s'engouffrent de plus jeunes.

Comment envisagiez-vous alors la poursuite de vos recherches? L'École a été un refuge pour l'ancienne équipe d'Aï Khanoum et à partir de 1989, vous avez pu reprendre des recherches archéologiques mais cette fois à Samarkand en Ouzbékistan. Des accords de recherche avec ce qui était à l'époque l'Union Soviétique ont-ils été difficiles à mettre en place?

En 1989 l'avenir de la recherche en Afghanistan apparaissait complètement bouché. La situation politique interdisait la présence de missions étrangères dans le pays. Depuis 1978 nous étions sans nouvelle de notre chantier de fouille. Je m'étais trop investi dans l'archéologie de l'Asie Centrale, au point d'apprendre le russe, pour envisager une reconversion vers un autre domaine de recherche. L'Iran, ultime recours possible, s'était lui-même fermé à la suite de la révolution khomeiniste. Durant la fouille d'Aï Khanoum, nous avons noué des rapports de travail et aussi d'amitié avec des collègues russes dont les recherches en Asie Centrale recoupaient les nôtres et dont les publications étaient indispensables à nos proches recherches. À deux reprises, à la suggestion des autorités afghanes soucieuses de calmer les appréhensions soviétiques devant la présence d'européens sur leur frontière, nous avons invité deux d'entre eux à venir participer à une campagne de fouille à nos côtés. Nous ne pouvions attendre indéfiniment une éclaircie dans le ciel afghan que rien n'annonçait. Fort de l'appui de ces collègues soviétiques, je négociâi en 1989 un accord de coopération scientifique avec l'Académie des Sciences de la république soviétique de l'Ouzbékistan pour l'ouverture d'une fouille conjointe franco-ouzbèke sur le site dit d'Afrasiab, qui est celui de l'ancienne Samarkand, la Samarkand préislamique qui fut le quartier général d'Alexandre durant sa difficile conquête de la Sogdiane, et qui ne fut abandonnée pour la ville nouvelle des Timurides qu'après sa prise par Gengis Khan en 1220. Nous fûmes la première mission archéologique étrangère à avoir travaillé, dans le cadre d'un accord de coopération bilatérale, dans l'Asie Centrale soviétique. Depuis l'éclatement de l'Union soviétique en 1991 cet accord nous lie désormais à la république indépendante de l'Ouzbékistan.

Étiez-vous toujours à la recherche de vestiges grecs?

Le choix de Samarkand fut déterminé par la diversité des intérêts scientifiques des différents membres de l'équipe de recherche CNRS-ENS formée après la fermeture de l'Afghanistan et intitulée "Hellénisme et civilisations orientales". Samarkand, capitale de la province de l'antique Sogdiane, au Nord de la Bactriane, plus largement ouverte que celle-ci au monde des nomades, avait abrité un établissement grec dont je me proposais de retrouver les traces, avec la collaboration de Cl. Rapin. Elle avait connu entre le v^e et le viii^e siècles une brillante civilisation entretenue par une société de marchands qui occupaient une position éminente dans le commerce international des routes de la soie : ce serait le domaine de Fr. Grenet, qui assumait la direction de la fouille dès l'ouverture du chantier. Une équipe russe du musée des Peuples de l'Orient de Moscou continuerait les recherches qu'elle avait entreprises avant notre arrivée sur l'acropole pour élucider les périodes les plus anciennes (vii^e-iv^e siècles avant notre ère) et les plus récentes (de la conquête islamique au vii^e siècle jusqu'à celle de Gengis Khan en 1220). Il ne m'appartient pas de faire l'historique de cette fouille, que j'ai lancée mais non dirigée, avec les inflexions que les découvertes ont amenées dans ses orientations. Dans le chantier dont j'ai été personnellement responsable de 1989 à 1995, je n'ai pas trouvé le quartier de maisons d'époque grecque que j'y cherchais, mais des vestiges plus tardifs qui ont néanmoins beaucoup fait avancer, grâce au concours de Madame B. Lyonnet, notre connaissance des céramiques locales. Ce n'est pas loin de là qu'après moi a été localisé et fouillé le premier bâtiment grec dûment authentifié sur le chantier d'Afrasiab, un monumental grenier à céréales. Mais si l'on veut fouiller des monuments de la colonisation grecque mieux vaut aller en Bactriane (Ouzbékistan méridional, Tadjikistan et Afghanistan du Nord) où ils sont plus nombreux, mieux conservés et plus aisément accessibles qu'à Afrasiab : tel est l'enseignement que j'ai tiré de mon expérience à Afrasiab, que je ne regrette pas car elle m'a familiarisé avec des chantiers relevant de périodes différentes de celles que j'ai eu à fouiller durant ma carrière d'archéologue de l'hellénisme oriental. Cela aurait dû m'arriver plus tôt : j'y aurais gagné en ouverture d'esprit.

Vous avez également enseigné pendant de nombreuses années à l'EPHE. Vos séminaires ont souvent traité de l'hellénisme oriental. Peut-on dire maintenant que la relève dans ces études est assurée?

J'ai effectivement enseigné pendant dix-sept ans à l'École Pratique des Hautes-Études où ma chaire portait l'intitulé "d'archéologie grecque". Je n'y ai jamais enseigné que l'archéologie et **l'histoire de l'hellénisme en Orient**, mais ceux qui avaient proposé et soutenu ma candidature avaient jugé que c'était réduire mes chances d'être élu que d'afficher cette orientation nouvelle pour mon projet d'enseignement. En fait, comme mes collègues, je me suis toujours senti dans cette maison entièrement libre d'enseigner ce que je connaissais le mieux, essayant à la fois de donner à mes auditeurs une formation de base sur des matières qui ne leur étaient guère familières

et de les initier à des problèmes pointus de recherche proprement dite. Après mon départ à la retraite en 1997, la chaire n'a pas été maintenue dans l'orientation que je lui avais donnée, si bien qu'il n'existe plus en France, ni à l'étranger, au demeurant, d'enseignement spécifique sur l'Orient hellénisé. J'imagine qu'on réserve une place à cet aspect de l'hellénisme et à ses répercussions sur les civilisations orientales avec lesquelles il s'est trouvé en contact, dans les programmes des chaires universitaires d'histoire grecque ou de civilisations orientales. On n'a fait, après tout, que revenir au point de départ : comme j'ai l'habitude de le faire remarquer, les historiens grecs ou romains de l'antiquité n'ont jamais traité pour elle-même de l'histoire des royaumes hellénistiques gréco-bactriens et indo-grecs de l'Asie Centrale, mais ne l'ont abordée que comme un chapitre annexe de l'histoire des Séleucides (Polybe) ou de celle des Parthes (Apollodore d'Artémite, Trogue Pompée). Il y eut certainement des chroniqueurs locaux pour écrire l'histoire de la colonisation grecque, mais rien ne nous est parvenu d'eux.

La plupart des sites, dont Ai Khanoum, ont été pillés, mais pensez-vous que des fouilles sont toujours envisageables sur ces sites dévastés? Beaucoup d'objets sont sortis clandestinement d'Afghanistan ces dernières années. Qu'en est-il des collections du musée de Kaboul?

La conclusion de cet entretien aborde naturellement la question des destructions et pillages qui ont causé de terribles et souvent irréparables dommages au patrimoine culturel de l'Afghanistan. Je peux en parler mieux que personne puisque la fouille d'Aï Khanoum a été victime d'une double dévastation : d'abord sur le site lui-même où des bandes organisées de fouilleurs clandestins, travaillant sur commande, ont défoncé les parties non fouillées à la recherche d'objets précieux mais ont également réduit en fragments destinés au four à chaux la pierre des colonnes que nous avons exhumées; la maison de fouille elle-même et ses réserves où était entreposés le matériel de fouille et une bonne partie de la céramique a été entièrement rasée après avoir été vidée de son contenu; au musée de Kaboul où avaient été déposées les trouvailles transportables de la fouille (éléments de décor architectural, statues, inscriptions, monnaies, petits objets) et qui, pour la plupart, ont été détruites ou dérobées lorsque, en 1993, en pleine guerre civile entre les factions de la résistance, le musée fut bombardé puis livré au pillage pendant plusieurs semaines. Inutile d'ajouter que la plupart des sites archéologiques de l'Afghanistan, fouillés ou non fouillés, ont subi le même traitement et que le vandalisme doublé d'un fanatisme iconoclaste s'en est pris particulièrement aux décors de statues et de peintures qui conservaient les images des hommes et des dieux. Le dynamitage des bouddhas géants de Bamyân ne représente que la plus médiatisée, la plus cynique et la plus odieuse de ces destructions.

Il ne faut pas se voiler la face devant l'amère réalité. Le régime des mollahs alliés de Ben Laden (1996-2001) n'est pas seul responsable. Le pillage des antiquités avait commencé bien avant eux, conséquence inéluctable de l'anarchie qui se développa dans le pays à la faveur de la guerre de résistance à l'occupant soviétique, mais il ne fit que s'aggraver après le départ des troupes russes en 1989 et la chute du dernier gouvernement communiste en 1992, lors des affrontements qui mirent aux prises les combattants des différents partis de la résistance et se soldèrent par la conquête du pouvoir par les Talibans en 1996. La libération de Kaboul (fin 2001) n'a pas mis fin à la mise à sac des sites qui continue et ne cessera que lorsque que le gouvernement central aura rétabli son autorité sur les provinces.

Récemment vous avez pu aller en Afghanistan. Cela a dû être à la fois un grand bonheur de retourner dans ce pays, mais aussi un réel déchirement de voir l'état du pays ravagé par la guerre? La ville de Kaboul est-elle complètement détruite ou seulement certains secteurs ont été touchés par les combats? Comment envisagez-vous l'avenir des recherches archéologiques dans cette partie du monde?

J'ai eu l'occasion de retourner à Kaboul en juin dernier lors d'un colloque sur la préservation du patrimoine culturel de l'Afghanistan. Une grande partie des quartiers populaires et du quartier résidentiel de la banlieue où se trouve le musée sont des monceaux de ruines, images que les médias se complaisent à montrer, mais le reste de la ville n'a pas gravement souffert, notamment le quartier de "Shahr-i nao" ("la ville nouvelle"), où logeait, dans de confortables maisons sans étage, abritées avec leurs jardins derrière de hauts murs, une nombreuse colonie européenne, déjà reconstituée avec le personnel des différentes missions étrangères et des ONG. J'y ai retrouvé avec émotion celle que j'avais habitée pendant huit ans avec ma famille, à deux pas de la rue "aux poulets", où les marchands de ce bazar pour européens exposaient devant leurs boutiques des poulets piaillant dans des cages grillagées, d'où son nom de "Chicken Street", et dont les antiquaires, lors de ma récente visite, avaient déjà repris possession, comme si de rien n'était, comme si la vie avait repris normalement son cours.

Malgré la pauvreté d'une grande partie de la population urbaine grossie par un flot de campagnards chassés de leurs provinces par le dénuement et la famine - il me remettait en mémoire le tableau que fait Thucydide de l'Athènes de Périclès submergée, au moment de la guerre du Péloponnèse, par la population rurale de l'Attique repliée de force derrière les remparts - la ville grouillait de monde, les rues étaient envahies par les carrioles des marchands ambulants, les taxis fendaient la foule comme des étraves de bateaux entrouvrant la mer, les haut-parleurs hurlaient de partout et des petits restaurants, tout grand ouverts sur le flot des passants, s'exhalait une odeur de fumée et de viande grillée. Indestructible peuple afghan, incroyablement dur à la peine, jamais abattu, jamais à court de ressources. Une image m'est restée dans la tête,

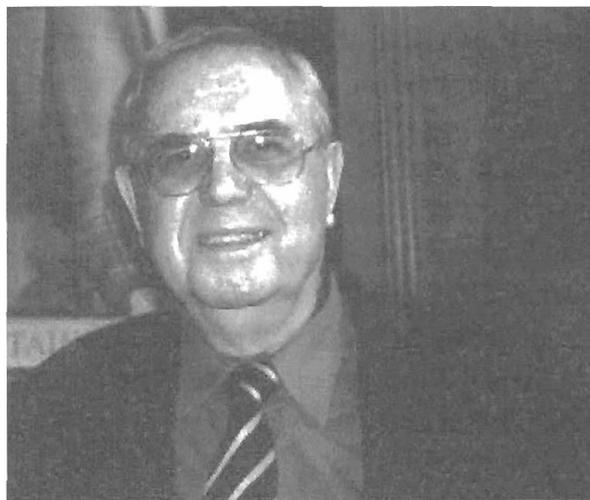
qui symbolise pour moi l'espoir qu'on peut mettre en lui. Sur un trottoir de "Chicken street", où je n'en avais jamais vu autrefois, entre deux des arbres qui la bordent, un blanchisseur avait installé les instruments de son métier : une grosse bassine d'étain, un poêle rudimentaire pour chauffer l'eau fait d'un petit bidon cylindrique comme foyer d'où la fumée s'évacuait par un long tuyau; quelques brindilles glanées aux arbres voisins pour le feu. L'homme visiblement pratiquait la blanchisserie ambulante; pour trouver des clients, il allait proposer ses services à domicile, dans les beaux quartiers, et lavait le linge sous les yeux de sa pratique, mais dans la rue, pour ne pas déranger. Il fallait être afghan pour faire preuve d'une telle rage de vivre, et, afin de gagner les quelques afghanis qui feraient vivre sa famille, ne compter que sur soi, sur sa propre ingéniosité et sur le sens du bricolage que la nécessité vous inculque.

Je tirais de cette scène de rue, qui m'avait ému, la leçon que même pour Aï Khanoum tout n'était pas perdu : il fallait, comme le blanchisseur ambulant de Kaboul, ne pas renoncer. La première tâche qui s'imposait était d'aller sur place faire un constat précis des dégâts, faire un relevé des restes de monuments que les innombrables excavations des fouilleurs clandestins n'avaient certainement pas manqué de faire apparaître, comme ce chapiteau corinthien intact que les hommes du commandant Massoud avaient déterré en installant une batterie d'artillerie sur l'acropole, repérer enfin les endroits épargnés par les fouilles sauvages où l'on pourrait un jour rouvrir un vrai chantier. C'est ce que je compte bien faire dès que les voyages en dehors de Kaboul seront redevenus sûrs et qui sait, cher Guy, vous emmener avec moi!

Au nom des Amis de l'École, je vous remercie de m'avoir accordé cet entretien et d'avoir eu la gentillesse de répondre à mes questions.

Guy Lecuyot

Paul Bernard, ancien directeur de la DAFA, a fait une communication à l'Académie des Inscriptions et belles-Lettres, le 29 novembre 2002, sur L'œuvre de la Délégation archéologique française en Afghanistan (1922-1982)



Paul Bernard à l'Institut © NHK